TEMPERATURE

Du 9 décembre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
6 h. du matin....	48	9
Midi.....	60	16
3 P. M.....	58	14
6 P. M.....	56	13

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 9 décembre—Indications pour la Louisiane — Temps — beau jeudi et vendredi : vents frais du nord.

LA Marine Marchande Américaine.

Comme on l'a déjà remarqué avec raison, le président Roosevelt ne s'attarde pas, dans son message, en de longs et pompeux éloges sur les améliorations qui se sont accomplies, ces dernierstemps, dans presque toutes les branches de l'administration comme dans les relations que l'Union entretient avec l'étranger.

Il n'en a pas besoin, du reste ; il n'a qu'à relater simplement ce qui s'est fait, et cela suffit pour donner une très haute idée des progrès opérés.

Un peuple peut et doit être fier d'être arrivé à de pareils résultats en si peu de temps, et ce qu'il y a de plus intéressant à constater, c'est que, depuis près de cent années, ces progrès au lieu de se ralentir ne font que s'activer davantage chaque année.

En fait l'Union est la nation qui actuellement fait le plus d'affaires dans les deux mondes et y exerce la plus grande influence; cela est incontestable.

Elle doit cette supériorité non seulement à la nature de son sol, à l'abondance et à la variété de ses ressources matérielles, mais aussi à l'activité, à l'ingéniosité de ses habitants, dont les origines sont aussi variées que les produits de son sol.

Elle possède tous les biens qu'un peuple puisse souhaiter, tous, excepté un seul, la supériorité maritime, et de cette infériorité relative elle peut s'en affranchir quand elle voudra.

C'est là le seul défaut qu'il y ait à sa cuirasse.

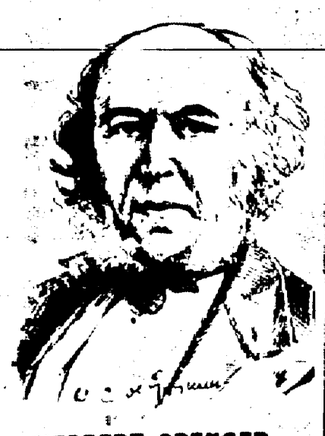
Il est d'autant plus inexplicable chez elle, que c'est sur mer qu'elle fait presque toutes ses affaires, et que, en fait, l'Américain est aussi bon marin que trafiquant, industriel et agriculteur.

Dans bien des branches de l'activité humaine, une foule de nations dépendent de lui.

Pourquoi, dans la marine dépend-il des autres ? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre.

Il pourrait ainsi multiplier ses revenus, ce qui lui permettrait de multiplier tous ses produits non pas seulement à son profit, mais aussi au profit de l'humanité.

Le jour où les Etats Unis auront une forte marine marchande, soutenue, protégée par une nombreuse flottille de croiseurs, ils seront les maîtres sur les deux océans. Ils l'ont été jadis, pourquoi ne recouvreraient-ils pas cette ancienne supériorité ?



HERBERT SPENCER.

Herbert Spencer, le philosophe anglais dont l'"Abeille" a annoncé hier, la mort, dans les dépêches, était né le 27 avril 1820 à Derby. Il fut élevé par son père, professeur dans cette ville, et par son oncle, pasteur de l'Eglise anglicane. De dix-sept à vingt-cinq ans, il fut ingénieur civil et collabora au "Civil Engineer's and Architect's Journal". En dehors de cette spécialité, il publia dans le "Non-conformist" une série de lettres sur la "Sphère propre du gouvernement, 1842, dont une partie a paru en brochures. Ayant abandonné sa profession d'ingénieur, il collabora régulièrement pendant cinq ans, 1848-1852, à l'"Economist", et fit paraître son premier grand ouvrage sur l'"Equilibre Social", "Social Statics", 1851. Depuis, il s'enferma dans ses travaux philosophiques, que la maladie suspendit pendant près de dix-huit mois, de 1856 à 1857.

En 1882, il alla visiter les Etats-Unis d'Amérique. Le 12 mai de cette même année, il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement d'Emerson, mais il avait décliné cet honneur, en déclarant qu'il s'était fait une règle de n'appartenir à aucune société étrangère. Pendant cette période, M. H. Spencer a publié un grand nombre d'ouvrages philosophiques qui l'ont placé au premier rang des penseurs contemporains.

Parmi ses livres connus et discutés à l'étranger avant d'avoir été traduits dans les diverses langues européennes, nous citerons : "Principes de Psychologie" 1855, deux suites d'articles de revues; "Essais Scientifiques et politiques" 1858-1863; et l'"Education intellectuelle, morale et physique" 1861 ; "Premier principes" 1862; et de système de philosophie; "la Classification des Sciences", avec l'exposé des "Raisons du dissentiment entre l'auteur et M. Comte 1864; "Principes de Biologie" 1864; l'"Etude de la Sociologie," 1885; "Sociologie descriptive," 1873 ; "Introduction à la science sociale," 1873 ; "Essais de morale, de science et d'esthétique," 1877-1879 ; "Institutions cérémoniales," 1879 ; "les Données de la morale," 1879 ; "Institutions politiques," 1882 ; l'"Homme en face de l'Etat," 1884 ; "Institutions ecclésiastiques," 1885.

La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français, sous leurs titres ou sous des titres légèrement modifiés, par MM. Ribot, Espinas, Cazelles, Burdeau et par des anonymes.

Parmi ces traductions nous citerons spécialement : "les Bases de la morale évolutionniste" 1880; et "Justice" 1892.

Le système philosophique de M. Herbert Spencer le rattache étroitement aux sociologistes Aug. Comte, Stuart Mill et Charles Darwin. En psychologie, se réduisant rigoureusement à l'expérience, il admet comme fait primitif la sensation et ne vit dans les idées, que des perceptions accumulées et dans les idées innées des perceptions héréditaires ; la conception de l'absolu, qu'il adopta contrairement à Hamilton, était selon lui, une donnée nécessaire de la conscience. En cosmologie, il posa comme premier principe la permanence de la force, fondement de l'expérience et qui la dépasse ; il en déduisit l'uniformité des lois naturelles, l'équivalence des forces, enfin la loi d'évolution et la diversité dans l'unité, comme condition d'équilibre stable. En morale il admit l'identité du bien et de l'utile. Il ne sépara pas la sociologie de la morale, considérant la moralité individuelle comme l'appropriation de l'individu au milieu social. Il appliqua la loi d'évolution aux sociétés comme aux êtres et formula, comme règle de leur développement, la prédominance des penchants altruistes sur les penchants égoïstes. Il en tira cette conséquence que la liberté doit augmenter et l'autorité décroître, et que le gouvernement, considéré comme un mal nécessaire, doit restreindre de plus en plus ses attributions pour se réduire à la fonction de protection. En France, on s'est particulièrement attaché, dans ces dernières années à appliquer son système à l'éducation. Parmi les nombreux examens dont les écrits et les doctrines de M. H. Spencer ont été l'objet, nous citerons celui de M. Ad. Franck, dans ses "Etudes de critique philosophique", 1885.

L'impératrice Taïtou à Jérusalem.

Suivant des informations venues de Jérusalem, les travaux du couvent abyssin dans la Ville sainte se poursuivent avec activité, afin d'être achevés à l'arrivée de l'impératrice Taïtou, qui doit procéder à son inauguration.

On ajoute que l'archevêque copte de Jérusalem partira prochainement, avec une nombreuse suite, à la rencontre de l'Impératrice. On croit cependant qu'il ira l'attendre au Caire ou à Port-Saïd et lui servira ensuite d'escorte jusqu'à Jérusalem.

L'expédition Amundsen.

Les nouvelles alarmantes répandues par les baleiniers de Dundee sur le sort de l'expédition du capitaine Amundsen ne se confirment pas. Le conseiller danois, M. Hansen, qui accompagne le capitaine dans son voyage vers le pôle magnétique vient d'écrire une lettre à son père lui annonçant que le navire Gjoea est arrivé sans incident à Godhaven, dans le Groenland. Tout le monde à bord se porte bien. Le 31 juillet, l'expédition est partie de Godhaven dans la direction du nord-ouest, vers la baie de Baffin. Elle compte passer l'hiver à Deskry-Island. Le "Gjoea" a fait preuve d'une résistance admirable, malgré ses petites dimensions. D'autre part, on a reçu à Christiania une lettre d'Amundsen même qui corrobore les renseignements de M. Hanson. Il dit entre autres que si pendant quelque temps on n'a pas de nouvelles de lui, ce sera bon signe.

THEATRES.

OPERA.

"La Favorite"...Bénéfice d'une Institution méritante.

Fort réjouissant le spectacle que présentait hier soir la salle de l'Opéra : un parterre où pas un vide ne se remarquait, une corbeille où s'étalait notre plus belle flore, vous devinez laquelle.

Et tout ce monde qui était à l'Opéra y avait été amené par le désir de témoigner un sympathique intérêt à une institution dont la popularité est grande parce qu'elle poursuit une œuvre philanthropique, humanitaire avec le plus noble des désintéressements.

Ce désir qui fait honneur aux personnes qui ont répondu à l'appel de l'Hôpital des Yeux, du Nez, des Oreilles et de la Gorge leur a valu l'audition d'une musique qui, pour n'avoir pas ces sonorités, cet éclat du goût de l'école actuelle, n'en est pas moins admirable.

L'orchestration de la "Favorite" n'est pas celle qui prévaut de nos jours, et sa partition abonde en larges et poétiques inspirations, la mélodie souvent y prend son vol. Ceux qui entendent la musique de Donizetti n'ont pas à craindre l'empoisonnement par le cuivre.

M. Garroute, à notre avis, a mieux chanté le rôle de *Fernand* que la première fois.

Hier soir il paraissait mieux en possession de tous ses moyens, qui sont opulents, on en conviendra. La voix de notre ténor possède une étendue qui lui permet d'attaquer les notes les plus suraiguës sans que l'artiste paraisse se livrer au moindre effort. Cette voix est homogène, et les notes en sont parfaitement distribuées dans tous les registres.

Mme Bressler-Granoli, est-il besoin de l'écrire ? a été à la hauteur de son talent et de sa réputation. On découvre vite en elle la comédienne et la chanteuse de bonne école ; et ce qu'il y a de très appréciable dans son chant, c'est la sûreté du style. Ombres et rayons, elle les fait ressortir : chacune de ses phrases est développée avec art. Sa voix possède une chaleur qui franchit la rampe et réchauffe l'auditeur, et qui, chez l'artiste, vivifie le sentiment et trouve son expression dans des élans partis de l'âme.

Ce n'est pas en quelques lignes tracées à la hâte, au sortir du théâtre, que l'on rend compte convenablement d'une représentation comme celle sous le charme de laquelle nous nous trouvons encore. Mme Bressler-Granoli, MM. Garoute, Lavolle, Lussiez et tous ceux qui ont si généreusement mis leurs talents au service de la charité, ont largement mérité les manifestations flatteuses qu'ils ont recueillies au cours de cette soirée.

S'il nous est agréable de constater le succès artistique de la soirée d'hier, il ne nous est pas moins agréable de constater son succès pécuniaire. Avouons que si sur la scène les mélodies de ce touchant poète de la musique qui mourut dans une maison de fous, nous ont fait passer d'aimables heures, la symphonie des dollars à la porte a eu pour d'autres un charme pénétrant.

Et souvent, au cours de la soirée, nous nous sommes pris à penser que l'être le plus heureux de toute la brillante assemblée était, assurément, le fondateur de cet hôpital où il est fait une spécialité du traitement des maux dont sont affectés nos sens, cet homme, l'inspirateur, le créateur de l'institution, cet homme qui, si avide de clartés, marche cependant dans des ténèbres épaisses avec la plus admirable, la plus sublime des résignations, M. le Dr Arthur de Rosaldès, et cela pour s'être dévoué à la Science et l'Humanité.

Les honneurs de la salle ont été faits par le comité dont voici la composition :

CHARLES B. THORN.

Maurice G. Andry,	Dr Louis G. LeBeuf
Dr L. D. Archinard,	G. J. Lyons,
Geo. W. Boutcher,	J. H. Magniolia,
Charles A. Burthe,	Dr R. Matas,
Casey Carroll,	Leonard Matthews,
Walter Castanedo,	Dr H. E. Menage,
Henry W. Chaffe,	J. H. Menge Jr.
Chas. F. Claiborne,	Wilfred L. Miltenberger,
Alfred H. Clement,	Dr Edmond Mose,
H. Damours,	R. B. Montgomery,
James T. DeBuys,	John Peters,
Hugues J. de La Vergne	Jno. W. Phillips,
J. T. Devereux	Henry Plauche,
L. H. Dinkins,	Jas Provost,
Dr Homer Dupuy,	Dr W. P. Reeves,
L. H. Fairchild,	William Ramsajoe,
George Ferrier, Jr.	Dr R. A. Robin,
Wm J. Fortenette,	John G. Robin,
Dr A. B. Gaston,	Dr R. W. Salter,
L. H. Hardie,	Hommes décoloc.,
John W. Hincks	J. A. Storck,
Geo B. Kaiser,	E. Wecoto
E. M. Kemp, Jr.	Dr Gale Wogan.
Chas A. Lacoste,	

ST. CHARLES ORPHEUM.

Les chiens de Marian, les scènes comiques et artistiques d'Elizabeth Murray, de McIntyre et Heath, de Reynard, tel est le menu aussi copieux qu'appétissant qu'offre à ses habitués la direction de l'Orpheum.

Aussi, la salle ne désemplit jamais.

ELYSIUM.

Le théâtre du Troisième District donne une jolie représentation de "Carmen" en drame, avec Miss Rose Mayo dans le premier rôle.

Il aura foule ce soir, comme depuis dimanche.

TULANE.

Il y avait foule hier à la matinée du Tulane, pour entendre et applaudir Louis James et Frederick Warde dans leurs grands rôles d'Alexandre le Grand et de Perdiccas.

"Alexandre le Grand" restera sur l'affiche toute la semaine.

NEWCOMB.

Deux pièces différentes et amusantes, ce sont "Hurly Burly", suite de "Pousse-Café", et "Way Up East", une parodie.

Chœurs, danses et divertissements, tel est le spectacle au Newcomb.

GRAND OPERA HOUSE

"Queen of the White Slaves" est le grand succès de la saison au théâtre de la rue Canal. Toute la troupe du Grand y figure, et les meilleurs sujets de la compagnie Baldwin-Melville sont en évidence.

CRESCENT.

Ward et Vokes, ces deux grands amuseurs, font en ce moment la joie du parterre du Crescent. "A Pair of Pinks" obtient un succès prodigieux. C'est assurément une de leurs meilleures productions à la Nouvelle-Orléans.

L'ESPRIT DES AUTRES

Taupin et Boireau achèvent de dîner au restaurant. Le garçon apporte l'addition.

—Sapristi, dit Taupin, il y a une erreur de cinq francs.

Faut réclamer, observe Boireau.

—Mais, c'est en moins.

—Oh ! alors, ne disons rien le patron renverrait le garçon.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Version du gouverneur de Beyrouth.

Presse Associée

Constantinople, 9 décembre—Le gouverneur de Beyrouth, Syrie, a télégraphié le rapport officiel suivant sur les incidents d'Alexandrette, dont s'est plaint W. R. Davis, le consul des Etats-Unis :

"Attarian, un natif de Kharput, qui était à l'étranger depuis quelques années, est récemment rentré secrètement dans le pays et y a voyagé dans l'intérieur avec un passeport turc.

A son arrivée à Alexandretta, il y a peu de temps, Attarian a réclamé la protection du consul américain et lui a demandé de l'aider à s'embarquer pour l'Egypte.

M. Davis a en conséquence notifié les autorités, qui ont déclaré que la sanction du gouverneur était nécessaire et que Attarian devait se soumettre aux formalités habituelles, telles que celle de se faire photographier. M. Davis a refusé de tolérer un délai et a essayé d'embarquer Attarian de force.

La police ayant arrêté ce dernier sur le quai, Mr. Davis, aidé des courriers militaires, a frappé les agents, les blessant à la figure, et a ensuite vainement tenté de forcer l'entrée de la maison de garde en brisant les fenêtres et les portes. Là-dessus M. Davis a menacé de s'en aller si on ne relâchait pas Attarian et si on ne lui permettait pas de s'embarquer dans les quatre heures suivantes. N'obtenant aucune satisfaction, M. Davis s'est embarqué sur le steamer qu'Attarian devait prendre.

Le prince de la couronne d'Allemagne.

Presse Associée

Berlin, 9 décembre—Les goûts du prince de la couronne Frédéric Guillaume, en matière d'art, diffèrent radicalement, paraît-il, de ceux de son père qui patronne exclusivement, ainsi qu'on le sait, l'art académique.

Le prince de la couronne qui est au contraire un ardent admirateur de l'école impressionniste, a acheté récemment une grande quantité de "posters" et de caricatures à une vente d'art à Potsdam et a malicieusement déclaré, prétend-on, son intention d'en offrir une partie à l'empereur.

L'Arménien Attarian.

Presse Associée

New York, 9 décembre — Attarian, l'Arménien dont l'arrestation a précipité l'attaque de la police turque sur le consul des Etats-Unis à Alexandretta, Syrie, M. Davis, a été pendant les quatre dernières années un résident de Paterson, N. J., où il était employé comme mouleur.

En venant en Amérique il laissa en Arménie sa femme et son fils et il essaya fréquemment d'intéresser les fonctionnaires des Etats-Unis et de la Turquie à sa cause pour essayer de faire venir les deux en Amérique.

Il se décida finalement à risquer un voyage dans son pays natal pour les ramener lui-même, bien qu'il eut des craintes pour sa vie s'il visitait de nouveau le territoire turc.

Mort du professeur H. H. White.

Presse Associée

Lexington, Ky., 9 décembre—Le professeur H. H. White, âgé de 92 ans, ancien président de l'Université du Kentucky et plus tard professeur de mathématiques dans le même collège, est mort aujourd'hui.

C'était un des éducateurs les plus renommés du Sud. Henry H. White, de Chicago, est son fils.

Barque à la côte.

Presse Associée

Astoria, Ore., 9 décembre—La barque italienne Cavour qui a quitté Genova pour East London, Sud Afrique, avec une cargaison de bois de construction a échoué sur Peacock Spit.

On croit qu'elle sera irrémédiablement perdue. L'équipe de sauvetage de Point Adams a recueilli le maître d'équipage et seize hommes.

Jugement renversé.

Presse Associée

Jefferson City, Mo., 9 décembre—La cour suprême a renversé aujourd'hui la décision de la cour inférieure dans le cas du colonel Butler, de St-Louis, trouvé coupable de tentative de corruption, à Columbia, Mo, en octobre 1902, et a acquitté le prisonnier.

La charge spécifiée contre le colonel Butler était qu'il avait offert $2 500 au Dr Henry M. Chapman, membre du bureau de santé de St-Louis, pour obtenir qu'il usât de son influence pour faire accorder le contrat du curage des rues à la St Louis Sanitary Co., une corporation dans laquelle il était intéressé.

La cour avait fixé à trois le Butler à trois ans de pénitencier. Butler fit immédiatement appel à la cour suprême et fut relaxé sous caution. Les dernières plaidoiries en appel avaient été entendues par la cour suprême le 13 octobre 1903.

Elections nationales

Presse Associée

New York, 9 décembre—Les élections nationales auront lieu demain, dit une dépêche de Bogota au "Herald" en date du 5 décembre.

Il a été annoncé à la veille de l'élection que le comité national électoral n'accepterait pas le désistement envoyé par le général Reyes de Baranquilla.

Le comité a proclamé le général Reyes choisi unanime pour la présidence de la Colombie et le général Valencia pour la vice-présidence.

Le président Marroquin a télégraphié au général Reyes à Washington que toutes les négociations entamées à Washington qui n'auraient pas pour base la restitution de Panama seraient inutiles et ne seraient pas acceptées par la Colombie.

Nouveau sportsman.

Presse Associée

New York, 9 décembre—On vient d'apprendre que A. S. Cochran, qui a été un des grands acheteurs à la vente de chevaux de course du Tennessee, est Alexander Smith Cochran, qui a hérité des millions de feu Warren B. Smith, le manufacturier de Yonkers.

Son intention est, paraît-il, de fonder un grand établissement de chevaux de course.

Feuilleton DE L'Abeille de la N. O.

No 41 commencé le 11 octobre 1903

LA Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERC.

TROISIÈME PARTIE

Cœur de Mère.

III

Suite.

Elle me guettait sur ma vie à la caserne... je la faisais rire.... puis elle me racontait ses promenades du jour, ses occupations....et le temps passait ainsi....

Maintenant si tu veux le vrai du vrai, je crois bien qu'à travers toutes nos insignifiances, la même pensée sans cesse revenait....et cette pensée, tu la devines.

—Je t'aime, fit Mme Gérard en souriant oui, je l'ai devinée et sans le moindre effort....

Le monde a beau vieillir, les amoureux seront toujours les mêmes...

Dix heures à cet instant sonnèrent.

Du coup, Henri ne fit qu'un bond sur son sabre.

—Heureusement tit-il, ta pendule avance de cinq minutes, sinon je serais "bouclé" sans faute.

Vite ! dépêchons !

Maintenant moins que jamais je ne tiens à être puni ...

—Tu es heureux que je sache tout, n'est-il pas vrai ? car à présent, nous pourrons parler d'elle, dit Mme Gérard.

—Certes, mais je me sauve.

Bonsoir bonne excellente, divine maman....tiens, toi aussi, je t'adore....

Et sur un dernier baiser, Henri passa la porte.

Mme Gérard suivit son fils des yeux, jusqu'à ce qu'il eût pénétré dans la caserne.

Puis elle regarda la pendule.

Non, il n'était point en retard.

Allons ! tant mieux ! encore une punition esquivée....

—C'est très joli l'amour, se dit ensuite Marguerite, mais il faut quand même que je sache.....

Discrètement je prendrai des renseignements sur la famille de cette demoiselle Annetta....

J'ai le temps d'ailleurs puisque, d'après ce que je lui ai entendu dire tout à l'heure, elle s'absente pour trois semaines...

Il a raison, Henri, elle est délicieuse, jamais plus ravissant visage ne m'est apparu....

C'est la jeunesse et la grâce en fleurs....c'est le printemps...

Ah ! qu'ils sont heureux de pouvoir s'adorer... la vie n'offre rien de meilleur.

IV

En arrivant à la chambrée, un soir Henri trouva Onésime Cloquart qui l'attendait.

—Comment ! s'exclama le jeune homme, tu n'es pas encore au pieu ?

—Non, mon colon, parce que je viens seulement de finir mon ouvrage, et puis que l'extinction des feux sonne à l'instant.

—Quel ouvrage avais-tu donc tant à faire ?

—Tout ton fourbi et le mien, donc ! vu que demain, à huit heures du matin, il y a grande parade d'honneur sur le terrain de manœuvres.

Chabraque, plumet, tout le bataclan, et faut voir si on va reluire ! que le soleil en sera jaloux !

Toi, dors tranquille.

Je sellerai ton cheval en même temps que le mien.

Tu n'auras qu'à t'habiller et à descendre aux écuries, tout sera prêt.

—Merci, Cloquart, et pour la peine, je t'invite à déjeuner au retour chez notre cantinière, l'excellente Mme Maudon.

Mais à propos de quoi cette grande revue ?

—C'est en l'honneur de notre général de brigade qui a été nommé dernièrement, et le 17e assiste à la parade avec nous.

Et Cloquart, ce disant, commençait à se déshabiller.

—Là-dessus, mon colon, bonsoir, ajouta-t-il, car j'ai une de ces envies de pioncer !

Dès le réveil, le lendemain, la caserne des Carmes fut sens dessus dessous.

Les cavaliers donnaient un dernier coup de fion à leur équipement, les sous officiers hurlaient des ordres et des contre-ordres, et les officiers commençaient à arriver à cheval dans la cour principale vêtus de leur uniforme de gala et le plumet au vent.

A sept heures et demie, le régiment, trompettes et fanfare en tête, se dirigea vers le terrain de manœuvres.

C'était un dimanche....

Les bonnes gens, en allant à la messe, se détournaient pour voir passer les chevaux caparaçonnés de housses bleues, avec, dans les angles, des cors de chasse en or.

Cette longue cavalcade avait vraiment fort bon air, et comme à Lunéville on aime beaucoup l'armée, certains applaudissaient au passage du beau régiment dont les chevaux marchaient au pas comme des hommes.

Henri se sentait ému.

Ce déploiement d'armes, cet étendard qui flottait loin de lui, tout cela l'emplissait de grandes idées patriotiques, et jamais il ne fut aussi heureux d'être soldat qu'en cette rayonnante matinée.

Lorsque les escadrons furent rangés en front de bandière, sur le terrain de manœuvres, on vit s'avancer, au pas d'un magnifique cheval alezan, le nouveau général de brigade.

Des curieux, des dames, étaient venus assister à la parade d'honneur, et chacun faisait ses remarques sur ce grand et bel homme qui se tenait si droit sur sa monture, et qui portait si bien l'uniforme militaire.

Lorsque le général se fut placé juste en face du régiment, au milieu de sa suite brillante, les trompettes ouvrirent le ban.

Une courte allocution fut prononcée et de nouveau l'éclat strident des cuivres résonna.

Ensuite, le groupe d'officiers passa lentement devant les troupes alignées.

En face du drapeau, dont les franges d'or voltigeaient autour du lieutenant qui le portait, le nouveau général s'arrêta net, et levant lentement son épée nue, dans un geste superbe, il fit le salut à l'étendard.

De loin, Henri assistait à cet émouvant spectacle.

Ce fut plus fort que lui, sa gorge se serra, ses yeux s'humectèrent.

Le plus impassible se sent remué, d'ailleurs, en ces moments.

Et, tandis que le régiment se mettait en marche pour retourner à la caserne, notre ami réfléchissait.

Il comprenait mieux que jamais que l'on pût mille fois risquer sa vie pour défendre le sublime chiffon de soie tricolore.

Comme son escadron atteignait le haut du faubourg de Nancy, le jeune homme aperçut, arrivant au trot de deux superbes chevaux noirs, une victoria dans laquelle il lui sembla reconnaître Annetta, sa fiancée.

La vision fut d'une telle rapidité que Henri crut à une méprise.

Cependant, là-bas, dans le prolongement de la rue, non, bien sûr il ne rêvait pas, une robe rose s'apercevait encore, et, sous le fouillis d'un grand chapeau recouvert de fleurs d'églantine, il croyait bien distinguer la tête brune d'Annetta.

A la réflexion, toutefois, notre ami finit par se persuader qu'il avait fait erreur.

La personne qu'il avait regardée lui parut mise avec une grande richesse, et toujours Annetta s'était présentée à lui sous des costumes coquets mais simples.

D'autre part, la jeune fille lui avait annoncé une quinzaine auparavant qu'elle partait faire une saison à Plombières, et, en effet, depuis ce moment Henri ne l'avait plus revue.

Il paraissait impossible qu'elle fût déjà rentrée, car les séjours dans les stations thermales durent généralement trois semaines.

Donc Annetta ne pouvait être de retour à Lunéville que dans huit jours au plus tôt.

Convaincu d'avoir été le jouet d'une hallucination, notre ami se rasséréna.

—Décidément, pensa-t-il, mon état tourne à la monomanie.

Je suis tellement hanté par Annetta que je crois la voir partout.

Cette jolie personne, en brillant équipage, qui est passée devant moi tout à l'heure, offre une vague ressemblance de silhouette avec ma fiancée, et aussitôt, je m'imagine que c'est elle même.

Vais-je perdre la tête, par hasard ?

Et le jeune homme rait de sa sottise tout en desseillant son cheval.

Il était dix heures.

Vite, il allait se préparer, car